

de ce spectacle, que l'on voyait pour la première fois, était prodigieux. Ce fut la note à la fois poétique et grandiose de notre expédition.

A voir les vaincus, on n'eût certes pas dit qu'ils venaient à peine d'échapper au pire destin. A voir les vainqueurs, au contraire, on n'eût certes pas dit qu'ils étaient les maîtres redoutés de tous ces gens et de tous ces bestiaux si bien portants.

Nos unités étaient toutes réduites à des effectifs insignifiants. Les régiments de cavalerie venus récemment de France avaient été, naturellement, les plus éprouvés par l'excès de fatigue imposé aux chevaux, par le manque de soins et de nourriture. D'un de ces régiments qui avait envoyé d'Oran au général Yusuf deux beaux escadrons complets, il ne restait plus à la fin, comme échantillon et pour représenter le numéro, qu'un seul homme à cheval, un trompette, qui était bien l'image de la fièvre, de la misère et de l'abandon de soi-même. Le manteau dans lequel il était perpétuellement enveloppé, sa figure, ses vêtements, son cheval même, tout avait pris une teinte jaune, sous l'action incessante de la fumée du bivouac. Son pantalon, d'où pendaient ses sous-pieds, lui remontait sur les jambes, avec ses basanes qui portaient encore la boue du départ. La visière à moitié décousue de son képi déformé lui pendait minablement sur le nez. Son cheval, qui avait dû être gris probablement, avait le poil bourru d'un ours. Je ne sais pas au moyen de quel onguent il le traitait, mais c'était la seule bête du régiment qui n'eût jamais été blessée, bien qu'elle portât à la fonte droite un surcroît de charge, sous la forme d'une grosse bûche destinée au feu du bivouac. Tout son régiment avait disparu, officiers compris. Les hommes qui n'avaient pas été renvoyés au dépôt se traînaient dans le convoi. Les chevaux qui n'étaient pas crevés boîtaient, conduits à la main et incapables

de supporter une selle sur leur dos déchiré. Il était toujours là, toujours présent à son poste, toujours disponible, avec sa trompette et son air malheureux et résigné. Il faisait mon étonnement.

Il fallut relever la cavalerie de la colonne. Elle était commandée par le lieutenant-colonel de Noüe, du 1^{er} de chasseurs d'Afrique. Elle fut remplacée par des escadrons frais qu'amena le lieutenant-colonel d'Allonville. Parmi ces escadrons, il n'y avait pas de spahis, et, pour en conserver quelques-uns, le général réunit tous ceux dont les chevaux pouvaient encore marcher, et il m'en donna le commandement. Il y en avait vingt-cinq. Mes deux chevaux étaient excellents et aussi frais que s'ils étaient sortis le matin de l'écurie. Grâce à eux, je vis, du commencement à sa fin, cette campagne qui devait marquer dans l'histoire de notre conquête, en étendant pour la première fois jusqu'au Sahara la domination française. Nous rentrâmes à Blidah, à la fin de juillet.

On se souvient peut-être que quatre ans plus tôt, après la fatigante campagne de Mascara, un soir, dînant avec Fleury sous les orangers parfumés de Blidah, je m'étais écrié : « Vivre ici comme officier, quel rêve ! » Eh bien, ce rêve, je le tenais enfin. Ce bonheur, entrevu jadis, était réalisé, et même au tableau de ma félicité il y avait quelques traits d'ombre, sans lesquels je n'en eusse peut-être pas savouré toutes les douces clartés. Mon colonel était toujours sévère et malveillant. Mon escadron avait changé de capitaine, M. de la Rochefoucauld étant entré aux lanciers, après avoir touché barre en Afrique pendant mon absence. Il avait été remplacé à l'ancienneté par le capitaine Abdellal, qui, le lecteur ne l'a peut-être pas oublié, avait obtenu la faveur insolite et antiréglementaire de passer du cadre étranger dans le cadre français, sans perdre son rang d'ancienneté.

Nous ne lui pardonnions pas cet avantage, conquis à notre détriment, et de son côté, il ne nous pardonnait pas le dommage qu'il nous avait causé. De sorte que nous étions un peu comme chien et chat. C'était de ma part un mauvais sentiment, dont je m'accuse et dont j'ai fait plus tard pénitence. Car, devenu général de division et inspecteur général, je m'évertuai à faire nommer général de brigade ce pauvre Abdellal, qui s'était attardé dans le grade de colonel du 1^{er} de spahis.

Blidah était bien la plus ravissante de toutes les résidences militaires. D'abord le site était enchanteur, la température exquise. En outre, la garnison était nombreuse, remplie de bons camarades, et la société fort aimable. La garnison comprenait, outre nos deux escadrons et l'état-major du régiment, un bataillon du 51^e, le bataillon des tirailleurs indigènes, le 1^{er} bataillon des zouaves, deux escadrons du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, un escadron du 5^e de chasseurs de France, une batterie d'artillerie, une chefferie du génie et les services administratifs. Il y avait donc là, au bas mot, cent cinquante officiers, heureux de vivre, de se rendre mutuellement la vie agréable et de s'acquitter de tous les devoirs de la fraternité militaire. Des expéditions incessantes venaient rompre, par le charme de l'imprévu, la monotonie de la vie de garnison et fournir le prétexte de nombreux punchs d'adieu ou de retour où régnait une gaieté endiablée, tempérée par une aménité inaltérable. Le café Chapus avait le monopole de ces réunions, et bien qu'il changeât souvent de titulaire, il n'est pas démontré qu'elles fissent la fortune de ses nombreux propriétaires. Là, on mariait les bols de punch, les bols de vin chaud, les saladiers de vin à la française, à l'interminable répertoire des romances sentimentales, des chansons bachiques et même des refrains licencieux. J'avais des camarades qui pouvaient chanter toute une nuit sans se répéter,

et qui en étaient très fiers. Oserai-je dire qu'on mariait aussi les âmes et que telle connaissance, ébauchée le verre à la main, se répercuta dans une tranchée ou sur un champ de bataille par des actes de dévouement réciproque? Pour assister à ces petites fêtes, quoiqu'il n'appartint pas à l'armée, le comte de Raousset-Boulbon venait souvent de sa ferme de l'Oued-Lalleg, avec sa maîtresse qu'on appelait la belle Diane. Il ne songeait pas encore à cette légendaire expédition de la Sonora, dans laquelle il se fit fusiller, à Hermsillo. Enfin, c'était pour nos chefs, déposant un instant le prestige du grade, et nous voyant tels que nous étions en dehors du carcan de la discipline, l'occasion de se faire connaître et de nous connaître, l'occasion de se faire aimer et de nous aimer.

Quelques-uns de ces chefs étaient des personnages tout à fait attachants ou tout à fait extraordinaires. Le commandant de place était, par une singulière exception, un lieutenant-colonel de nationalité napolitaine, venant de la légion étrangère. Obligé de s'expatrier pour des opinions politiques ultra-libérales, le colonel de Poerio était venu chercher du service en France, et avait rapidement conquis son grade important. Très sévère dans le service, très inflexible sur le point d'honneur, ainsi que l'avait démontré un tragique événement de famille, il était très affable dans l'intimité, et nous offrait des soirées rendues encore plus agréables par les charmes de sa fille Nina. Il nous quitta pour aller, en 1848, lorsque la révolution de Février fit sentir ses contre-coups en Italie, défendre, les armes à la main, la liberté de son pays, et se fit tuer dans l'armée de Charles-Albert.

Le chef du bureau arabe était le capitaine Bourbaki, le type le plus brillant de l'officier français. Encore dans un grade inférieur, il était universellement connu et aimé dans l'armée d'Afrique. Tête de flamme et cœur

Bastones de
Mameval

d'or, aussi ardent au combat qu'au plaisir, aussi disposé à aller sur le pré qu'au bal. Je l'aimai dès que je le vis, et plus je l'ai connu, plus je l'ai aimé. Les années ont passé sur lui, comme le flot sur le roc, sans lui enlever une parcelle de ces qualités, et une perte irréparable a été infligée à l'armée, le jour où une politique haineuse et étroite, méconnaissant de parti pris ses droits indéniables au maintien sans limite d'âge dans l'état-major général, a privé la France de ses services. Sous n'importe quel régime intelligent, Bourbaki eût atteint depuis longtemps la dignité militaire suprême, car elle semble avoir été faite exprès pour lui, cette noble devise gravée sur le bâton des maréchaux : *Terror belli. Decus pacis.*

Bourbaki est d'origine grecque; son grand-père, marin intrépide et excellent, conduisit en qualité de pilote, sur le vaisseau amiral *l'Orient*, le général Bonaparte à l'île de Malte. Et plus d'une fois le général, qui aimait les hommes techniques, vint causer avec le pilote, dont l'intelligence et la résolution le frappèrent assez pour qu'arrivé en Égypte il confiât à l'énergique marin, à différentes reprises, la mission délicate et périlleuse de porter ses dépêches au Directoire, à travers les croisières anglaises. De son lit de mort, l'ancien pilote écrivit à l'ancien général, devenu empereur, pour lui recommander ses deux fils, qui furent placés immédiatement à l'école militaire de Fontainebleau. L'un d'eux, le père de notre Bourbaki, suivit en Espagne le roi Joseph. En 1827, lieutenant-colonel, en garnison à Bayonne, il demanda et obtint d'aller combattre pour l'indépendance de la Grèce, sa patrie d'origine. Dans un combat devant Athènes, il fut pris par les Turcs et mis à mort. Bourbaki, qui fut pour tuteur un ami de son père, le général de Rumigny, fut élevé à la Flèche, où il eut pour condisciples, Ducrot, Trochu et Cambriels. Il sortit de Saint-Cyr pour aller

se couvrir de gloire au premier siège de Constantine, dans le régiment du colonel Petit d'Hauterive, le 59^e de ligne, et dans la compagnie du capitaine d'Aute-marre d'Ervillé.

Une physionomie tout à fait singulière était celle du commandant des zouaves, le chef de bataillon de Gardereins de Boisse du Bousquet. Il était devenu commandant à vingt-neuf ans. Sa spécialité était d'être le plus brave soldat de l'armée française, et il n'en faisait pas mystère, puisqu'un jour, un de ses camarades ayant été affublé de cette qualité pour laquelle il n'y a pas de diplôme, il alla le trouver et lui proposa sérieusement de se couper la gorge avec lui, pour qu'il n'y eût plus deux compétiteurs à un poste unique, d'après les lois mêmes du superlatif. Au second siège de Constantine, lorsqu'il fallut aller reconnaître si la brèche était praticable, le colonel de Lamoricière lui dit : « Choisissez les deux plus braves soldats de votre compagnie pour aller, cette nuit, reconnaître la brèche. » Gardereins répondit : « Mon colonel, le plus brave soldat de ma compagnie, c'est moi; c'est donc à moi d'abord que revient la mission. J'emmènerai mon plus ancien sergent. » Il le fit comme il avait dit. Les Arabes, qui faisaient bonne garde, accueillirent les deux éclaireurs par une décharge générale. Le sergent fut tué et de Gardereins eut l'épaule fracassée par une balle. Il vint faire son rapport et demanda, pour toute récompense, la faveur de marcher le lendemain à la tête de la première colonne d'assaut, ce qui était d'ailleurs parfaitement inexécutable. On lui donna l'épaulette à gros grains, et bientôt sa santé l'obligea à passer dans le service du recrutement. C'était une impasse, une retraite anticipée. Il s'agita tellement qu'il rentra aux zouaves, où on lui fit attendre dix ans l'épaulette de lieutenant-colonel. C'est que, pour commander un corps, la bravoure ne suffit pas; il faut encore de la prudence

et du discernement. Et de Gardereins en manquait quelquefois vis-à-vis de ses subordonnés, passant sans transition du ton le plus cassant au ton le plus familier, et prêtant à rire à ses jeunes officiers, soit par l'exhibition de ses glorieuses blessures, soit par des confidences inénarrables sur ses prouesses amoureuses. Pourtant, à Inkermann, il commandait le 6^e de ligne. Là, il se trouvait dans son élément et il conquiert glorieusement les deux étoiles de général de brigade. Il conserva jusqu'à la fin la manie de montrer ses blessures à tout propos, et particulièrement une qu'il avait dans l'aîne. Un préfet de l'Empire, le comte Remacle, m'a même raconté à ce sujet une historiette bien bizarre. Il était en tournée de revision avec le général de Gardereins, dans le Tarn. Arrivé à un chef-lieu de canton, le général de Gardereins se dirige vers un café, où sa présence en uniforme excite aussitôt une respectueuse admiration. « Garçon ! crie-t-il, donnez-moi un couteau et une serviette. » On lui apporte ces deux objets, et il se déculotte devant tout le monde, en disant très haut : « J'ai là une chienne de blessure qui me fait par trop souffrir. » Avec le couteau, il ouvre l'abcès qui s'était formé, transforme la serviette en un tampon, remet par-dessus son pantalon, en disant : « Ça va mieux, ça va bien mieux », et s'en va, emportant le couteau et la serviette, mais laissant les indigènes dans l'ébahissement le plus profond.

Primitivement composés d'indigènes et de Français, les zouaves, depuis leur réorganisation en 1840, ne comptaient plus guère que des Français. Cependant il y restait encore quelques gens du pays, Arabes ou Kabyles, qui avaient pris goût à la vie militaire ou qui n'avaient pas voulu quitter leurs frères d'armes. Le même phénomène se reproduisit souvent sous l'Empire, alors qu'on envoyait des turcos tenir garnison à Paris. On vit d'assez nombreux indigènes demander,

pour ne pas s'éloigner, à passer dans les zouaves de la Garde. Il y a là, me semble-t-il, une confirmation de ma théorie favorite, qui consiste à soutenir qu'avec un peu d'attention et de bonne volonté, nous serions parvenus à nous assimiler, sinon la totalité, du moins de notables portions de l'élément indigène.

Le colonel du 1^{er} de chasseurs d'Afrique était le fils cadet du héros de Hohenlinden, l'illustre général de Richepanse, mort de la fièvre jaune, à Saint-Domingue. Son frère aîné, chef d'escadrons de hussards, avait trouvé une mort glorieuse au second siège de Constantine, qu'il suivait en volontaire. Lui, était un officier très considéré dans l'arme de la cavalerie. Peu soucieux de suivre les traditions de son père, qui était un simplificateur, il montrait un fanatisme ardent pour l'ordonnance de 1829. Il en avait fait un commentaire qui était devenu classique et réglementaire. Il ne la trouvait même pas assez compliquée, et sous le prétexte, d'ailleurs fort juste, qu'elle n'avait pas prévu tous les cas, il passait son temps à lui mettre des rallonges. D'esprit très sarcastique et de caractère très emporté, il disait lui-même : « J'emploie la seconde moitié de la journée à réparer les maladresses que j'ai commises dans la première. »

Enfin, il y avait encore, à Blidah, un chef de corps qui surexcitait la curiosité des jeunes officiers. C'était le colonel Claparède, du 51^e de ligne. Neveu d'un général fort connu sous l'Empire et la Restauration, un peu âgé déjà, mais d'apparence encore jeune, c'était un amoureux du luxe, de l'élégance, des plaisirs, qui trouva le moyen d'abrégier sa vie, en la surmenant.

Mon compagnon préféré d'existence était mon capitaine en second, de Mirandol, qui exerçait les fonctions d'adjutant-major. J'éprouvais pour lui autant d'affection que d'admiration, et de son côté, il avait pour moi une amitié solide qu'il manifesta sérieusement, comme

il faisait toutes choses, en m'aidant, en me contraignant, pour ainsi dire, à perfectionner mon éducation professionnelle. Il voulut qu'afin de profiter de toutes les chances d'avancement, je me misse en état de concourir pour les emplois de trésorier ou de capitaine d'habillement. J'obéissais, mais je fus bien heureux qu'aucune vacance ne se produisît, car mes goûts ne m'attiraient pas de ce côté. J'étais avant tout un officier d'escadron, de troupe, et de Mirandol n'avait pas besoin de me pousser dans cette voie, où je me donnai assez de mal pour arriver à être un bon instructeur de nos sous-officiers, à qui je faisais des cours, paraît-il, convenables.

Cette existence mouvementée, utile, me plaisait fort, et, comme je n'avais pas besoin de distractions, je n'avais pas besoin d'argent, ce qui cadrait parfaitement avec mes ressources. Cependant, je serais un hypocrite, si je posais ici pour l'anachorète. J'eus à Blidah une aventure d'amour, une seule, une toute petite, qui fut très gentille, qui n'amena aucune catastrophe, et dont le doux souvenir traverse encore ma pensée, semblable à ces fleurs depuis longtemps desséchées qu'on retrouve dans les papiers jaunés, et qu'elles embaument toujours du fantôme de leur parfum. Au quatrième et dernier étage d'une maison nouvellement bâtie, sur la place principale de Blidah, j'occupais un petit appartement de deux pièces, dont les fenêtres s'ouvraient sur une terrasse étroite, garnie d'un balcon. A gauche de ma terrasse, descendait la pente rapide du toit de la maison voisine, percé de mansardes qui éclairaient son étage supérieur. Par les belles soirées d'été, sous les étoiles brillantes du ciel africain, je m'attardais volontiers sur mon balcon, tandis qu'à la mansarde d'à côté venait s'accouder, pour chercher aussi un peu d'air, une jeune et jolie fille dont le père était, je le sus bientôt, employé à la sous-préfecture. Le

moyen de ne pas lier conversation avec ma voisine? L'auriez-vous trouvé? Je ne le trouvai pas, et bientôt la jeunesse, la sagesse même et quelque diable aussi me poussant, je rentrais tous les soirs de très bonne heure, afin d'échanger avec ma jeune amie les plus tendres propos. Je ne lui cachais d'ailleurs pas que je désirais l'entretenir d'un peu plus près. Elle me rit au nez, sans se fâcher, me dit que je n'avais aucune raison de pénétrer chez elle par la porte, qui était toujours fermée, et mesurant de l'œil la distance qui nous séparait l'un de l'autre et celle qui nous séparait tous les deux du pavé de la rue, elle me dit en plaisantant : « Attendez qu'il vous pousse des ailes, et vous arriverez par la fenêtre. » Les ailes ne me poussèrent pas. Mais, une nuit, le siroco fit passer sur la ville tous ses énervements; j'enjambai mon balcon et je sautai sur la pente du toit, au risque d'aller me briser en bas. Puis, avec des précautions infinies, je descendis jusqu'à la gouttière qu'affleurait la mansarde ouverte et je pénétraï dans la place. La claire nuit d'Afrique me montra une chambre vide, donnant sur un palier où s'ouvraient les portes de plusieurs autres chambres. Je n'avais que l'embarras du choix, c'est le cas de le dire. J'ouvris doucement une porte et j'entendis la légère respiration d'un être endormi. « Si c'était le papa! » pensai-je. Je m'en allai à pas de loup jusqu'au lit, et ma main curieuse frôla une tête ronde garnie de cheveux très courts. Ce n'était pas le papa; mais c'était le petit frère. Respectant ce sommeil de l'innocence, je m'en allai toujours à tâtons dans une autre pièce et j'eus la chance, cette fois, de rencontrer mon infante. Elle me reçut sans colère, sinon sans étonnement. D'ailleurs, je dois avouer que la perspective du retour inquiéta les plaisirs de ce court instant, et que l'effroi subit des conséquences d'une faute arrêta mon audace en deçà des limites permises. Le retour s'accomplit sans encombre

pourtant, et cette escapade fut suivie de plusieurs autres. Une fois, je trouvai la fenêtre fermée, et en évoluant dans une position oubliée, avec bien d'autres, par l'ordonnance de 1829, mon pied porta dans la gouttière, qui céda sous mon poids. Je sus ce qu'éprouve un homme qui commence à tomber d'un toit. Je me raccrochai tant bien que mal et je rentrai.

Tout a une fin ici-bas, même les meilleures choses, surtout les meilleures choses. Et bientôt, dans une dernière entrevue, la pauvre enfant me faisait les adieux les plus tendres et les plus tristes. Elle partait, le lendemain, pour la France. Je ne l'ai jamais revue. Je n'en ai jamais entendu parler. S'est-elle souvenue de moi, qui me souviens encore d'elle?

XI

LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

Pacification. — Départ de Bugeaud. — Le général Baragney-d'Hilliers. — Fausse joie. — Le duc d'Aumale. — Prise de l'Emir. — Patriotisme. — La République. — Cavaignac. — L'armée d'Afrique. — Policiers. — A Aumale. — Capitaine.

Cette année-là, nous eûmes pour inspecteur général le général l'Étang, ancien commandant de la province d'Oran. Il revenait en Afrique avec des idées vieilles de dix ans. Il avait la conviction que tout allait bien mieux de son temps. Aussi, quand il retrouva nos spahis, qui ne ressemblaient plus du tout à l'ancienne milice turque, mais à de vrais cavaliers arabes; quand il vit nos escadrons, réduits par les insurrections récentes, ne sut-il pas dissimuler son désappointement. Ses critiques mettaient au supplice le colonel d'Allonville, fier de son passé et de son expérience. Elles devaient amener une scène qui éclata à la fin du dîner d'inspection, auquel j'assistai comme le plus ancien lieutenant du régiment. Aux observations du général sur l'ensemble du régiment, le colonel répliqua qu'il en savait assez pour qu'on lui épargnât les leçons. A quoi le général répondit sèchement, vertement, que les inspections générales avaient précisément pour but de constater l'état des troupes et de leur indiquer les progrès à accomplir. Comme, au fond, il était très juste et